

VERA BROIDO

*Fille de la Révolution*

Traduit de l'anglais par  
ANNE FOUCAULT & MARIA MATAEVA



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2025

*À ma famille,  
passée et présente*

En couverture : Raoul Hausmann, *Portrait de Vera Broïdo*, vers 1927-1933. Papier baryté au gélatino-bromure d'argent. Saint-Étienne, Musée d'art moderne et contemporain.  
© Éditions Allia, Paris, 2025, pour la traduction française.

DANS mon enfance, il n’y avait pas de palais ni de manoirs, pas de propriétés de campagne cernées de parcs et d’avenues, pas d’ancêtres nobles ou illustres ; je n’appartenais pas à ce monde. Pour autant, mon enfance n’a pas manqué de romantisme. Mes parents, Mark et Eva Broido, étaient des révolutionnaires et leur liberté, voire leur vie même, étaient constamment menacées par la police secrète. Dans la Russie tsariste, les révolutionnaires étaient toujours en fuite, vivant la plupart du temps dans la clandestinité. Ils étaient souvent capturés, emprisonnés, exilés en Sibérie (avec ou sans procès), envoyés à la *katorga* (au bagne), ou même pendus.

J’ai été élevée dans l’amour et l’admiration des héros du mouvement révolutionnaire. Il y eut d’abord les Décembristes, ce groupe d’officiers intrépides qui, en décembre 1825, osèrent interrompre un grand défilé militaire à Saint-Petersbourg pour réclamer des réformes constitutionnelles et sociales. Beaucoup de ces jeunes hommes appartenaient aux plus anciennes familles de la noblesse russe. Ils avaient connu les guerres napoléoniennes et suivi leur empereur dans son périple européen, à Paris, Londres et Vienne. Ils étaient revenus pleins d’idées nouvelles, impatients de les voir mises en œuvre. Ils payèrent cher leur audace. Cinq d’entre eux furent condamnés à la potence et les autres furent envoyés dans les mines d’or de la lointaine Sibérie.

J’ai été profondément émue par la lettre-poème de Pouchkine aux Décembristes. J’ai pleuré en lisant le poème épique de Nikolai Nekrassov, “Les femmes

russes”, dans lequel il décrit l’héroïsme et les souffrances des jeunes épouses qui suivirent leur mari en Sibérie. Les deux épouses en question, la princesse Volkonskaïa et la comtesse Troubetskaïa, étaient des beautés mondaines choyées, bien peu préparées à l’épreuve qui les attendait.

Les Décembristes étaient peu nombreux et ont été facilement réduits au silence. Mais ni l’instauration d’une police secrète, ni une censure plus stricte, ni le contrôle des voyages à l’étranger ne purent empêcher les bouleversements ultérieurs. Les Décembristes avaient ouvert une fenêtre sur le monde. Aussi bien l’intelligentsia que le mouvement révolutionnaire russe naquirent au lendemain de leur révolte. L’intelligentsia hérita de leur sens de l’honneur. Tous ne furent pas à la hauteur de ce grand idéal, mais l’idéal lui-même survécut. Bien que l’intelligentsia ne fut en aucun cas monolithique (elle comprenait aussi bien des occidentalistes et des slavophiles que des croyants et des athées), tous partageaient les mêmes valeurs d’intégrité et de probité intellectuelle.

Le mouvement révolutionnaire avait les mêmes origines sociales que l’intelligentsia. Nombre des premiers révolutionnaires – des jeunes hommes et un nombre surprenant de femmes – étaient issus de familles nobles. Mais leur nombre crût rapidement avec l’arrivée des *raznochintsy* (hommes de différents rangs sociaux) qui inondèrent les universités. Ils étaient issus de familles de marchands ou même de paysans ; beaucoup étaient d’origine mixte, enfants illégitimes de nobles ou de riches propriétaires terriens et de paysannes.

Ces premiers révolutionnaires du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle avaient emprunté leurs idées à des écrivains utopistes

français tels que Fourier et Saint-Simon. À ces idées, ils ajoutèrent la préoccupation typiquement russe de la libération des serfs. Ils s’étaient eux-mêmes nommés *Narodniki* (Populistes) et leur première action de masse fut en effet “d’aller au peuple”. Des groupes de jeunes hommes et de jeunes femmes envahirent les campagnes avec l’intention d’apporter des notions de liberté aux paysans. Ce fut un fiasco, car les paysans ne leur faisaient pas confiance. La police secrète n’eut aucun mal à les traquer et les prisons furent rapidement remplies de ces jeunes idéalistes.

Il y eut bientôt un travail plus gratifiant à accomplir. Les grandes villes se dotaient d’usines et d’un prolétariat urbain de plus en plus important. De nombreux révolutionnaires s’efforçaient de convertir des groupes d’ouvriers à leurs idées. C’était un travail dangereux. Les usines étaient situées à l’extérieur des portes de la ville. La plupart des ouvriers étaient logés dans des baraquements, et les portes, comme les baraquements, étaient étroitement surveillés par des agents de la police secrète. Le prince Kropotkine, futur leader des anarchistes, était l’un de ces premiers propagandistes. Il était page à la cour impériale et a décrit comment, lorsqu’il se rendait “au-delà des portes” directement après sa journée de travail, il échangeait son costume de cour contre une tenue d’ouvrier, casquette et sac d’outils compris. Kropotkine fut lui aussi incarcéré.

Rapidement, de nouvelles forces émergèrent. Lorsqu’au début des années 1860, le tsar Alexandre II introduisit des réformes substantielles, dont l’émancipation des serfs, l’opinion publique réagit avec enthousiasme. Mais bientôt des plaintes s’élevèrent, selon lesquelles les réformes n’allaient pas assez loin,

ce qui alarma tellement le tsar et ses conseillers qu'ils essayèrent de revenir sur leur décision. Cela suscita une déception et une colère générales, et le tsar finit par être assassiné. Des exécutions et des emprisonnements suivirent et l'ordre public sembla en apparence rétabli. Néanmoins, le mécontentement ne cessait de croître. Des groupes d'étudiants et de jeunes professionnels – hommes et femmes – se réunissaient en secret pour discuter des erreurs du passé et des possibilités de changements radicaux.

L'un des principaux griefs était que la réforme avait paupérisé les paysans : elle les avait émancipés du serfage mais ne leur avait pas fourni les terres dont ils avaient besoin pour survivre. En conséquence, des masses de paysans les plus pauvres envahirent les villes à la recherche de travail. En cette période d'industrialisation rapide, il était facile de trouver du travail dans l'une des nouvelles usines. Cependant ces personnes n'étaient pas seulement pauvres, elles étaient aussi analphabètes. La lutte contre l'analphabétisme devint l'une des préoccupations centrales de l'intelligentsia libérale et radicale.

Tandis que la noblesse libérale des campagnes fondait des écoles dans les villages, des groupes d'étudiants enseignaient la lecture et l'écriture aux citadins pauvres dans les villes. Lorsqu'à la fin des années 1890, plusieurs groupes marxistes se formèrent à Saint-Petersbourg – dont un auquel Lénine et Julius Martov ont tous deux appartenu –, ils constatèrent également que la première étape vers l'émancipation du prolétariat devait être l'alphabétisation. Nadejda Kroupskaïa, qui allait devenir l'épouse de Lénine, faisait partie d'un groupe de jeunes femmes qui apprenaient aux ouvriers à lire et à écrire. C'était très répandu et c'est par la

même voie que mes deux parents entamèrent leur carrière révolutionnaire.

Tous deux étaient juifs. Bien qu'agnostiques et ne participant pas à la vie religieuse juive, ils se sentaient très juifs. Ils parlaient couramment le yiddish et aimaient le ton lapidaire si caractéristique de la parole et de l'écriture yiddish. Pour eux, être juif était la chose la plus naturelle au monde et une source de fierté. Néanmoins, dans la Russie tsariste, être juif signifiait appartenir à une minorité ethnique défavorisée. Ces minorités étaient nombreuses – Ukrainiens, Géorgiens et Baltes faisaient tous l'objet de discriminations – mais les Juifs souffraient de désavantages encore plus importants que les autres.

Ils étaient limités à la zone dite de résidence juive, située à la périphérie occidentale de l'empire, et n'étaient pas autorisés à habiter ailleurs, sauf s'ils étaient acceptés dans une université ou s'ils possédaient des qualifications professionnelles les rendant utiles à la société russe. Les médecins, les pharmaciens et même les jardiniers professionnels étaient autorisés à s'installer dans les villes russes, y compris dans les deux capitales. Mais à moins de partir à l'étranger, l'acquisition de ces qualifications était en soi très difficile. Pour entrer dans une université russe, les garçons juifs devaient terminer leur scolarité dans une école russe avec une médaille d'or, et ce malgré l'antisémitisme manifeste des autorités scolaires. Il n'était donc pas étonnant que seuls les garçons juifs les plus brillants et les plus déterminés aient pu réussir.

Les femmes juives qui nourrissaient les mêmes ambitions devaient surmonter des obstacles plus importants

encore. Les femmes russes dans leur ensemble étaient exclues de l'enseignement supérieur. Il est vrai que dans les cercles libéraux, le désir des femmes de recevoir une telle éducation était largement partagé : plusieurs professeurs, dont le célèbre compositeur Borodine (qui était également professeur de médecine), invitaient volontiers les femmes à assister à leurs cours. Il n'en reste pas moins que seuls deux cursus leur étaient ouverts : sage-femme et pharmacologie.

Mes parents étaient originaires de Svenciany, près de Vilna (aujourd'hui Vilnius, Lituanie), dans la zone de résidence juive. Il s'agit de la zone située le long des frontières occidentales de l'empire russe, dans laquelle les Juifs étaient confinés et où ils vivaient dans une coexistence difficile avec d'autres minorités – Litvaniens, Polonais et Ukrainiens. Svenciany était un *shetel*, comme on appelait en yiddish les petites villes de la zone de résidence. La vie y était rythmée par la synagogue et les petits commerces. S'échapper de cet endroit étouffant pour entrer dans le monde plus vaste de la connaissance et des idées et rejoindre la fraternité étudiante, où les membres de toutes les minorités, y compris les Juifs, étaient acceptés comme des égaux dans un esprit de camaraderie : tel était le rêve de mes deux parents.

Mon père a été le premier à le concrétiser. Sa famille déménagea dans la grande ville de Vilna, ce qui lui facilita la tâche. Son père, un homme cultivé et libéral qui devint un avocat respecté, put envoyer ses fils étudiant à la meilleure école russe de la ville. Le moment venu, mon père reçut sa médaille d'or et se rendit à Saint-Pétersbourg, où il eut la chance de trouver un poste à l'Institut technologique. Quel triomphe!

Avec quelle avidité il respirait l'air de cette grande ville, visitait les lieux qui portaient les noms des grands écrivains et penseurs russes ! Beau jeune homme aux larges épaules, aux cheveux clairs et aux pétillants yeux bleus – les Juifs litvaniens sont souvent blonds –, il était populaire parmi les étudiants russes.

Les universités étaient alors des foyers de radicalisme, et il s'engagea bientôt lui aussi dans le mouvement révolutionnaire. C'était la fin des années 1890, et il existait déjà plusieurs groupes marxistes. Ces groupes s'intéressaient avant tout à la classe ouvrière industrielle, tandis que d'autres groupes socialistes non marxistes se concentraient sur la paysannerie. L'activité révolutionnaire parmi les travailleurs consistait en premier lieu à enseigner à de petits groupes d'ouvriers d'usine à lire et à écrire, parfois aussi à leur inculquer des connaissances élémentaires en histoire. Mon père s'engagea avec enthousiasme dans ce travail ; avec quelques amis, il se mit à rassembler des livres pour une bibliothèque itinérante destinée aux ouvriers. Il s'agissait bien sûr d'une activité subversive. La police découvrit rapidement ce qui se passait, les livres furent confisqués, certains des organisateurs furent arrêtés et d'autres passèrent à la clandestinité.

S'il était difficile pour un garçon juif de se rendre à Saint-Pétersbourg, cela l'était encore plus pour une fille juive comme ma mère. Eva Gordon (un nom de famille juif russe courant, sans aucun lien avec le Gordon écossais) avait décidé très tôt de s'échapper du monde étroit du *shetel*. Le seul moyen d'y parvenir étant d'obtenir un diplôme, elle choisit la pharmacologie et, à peine âgée de quinze ans, s'inscrivit comme apprentie chez un pharmacien de Dvinsk. Dvinsk était une

commune de la zone de résidence juive, avec une communauté juive très orthodoxe – ma mère fut caillassée lorsqu’elle osa porter un parapluie un samedi. Elle était mal payée et travaillait de neuf heures du matin à neuf heures du soir, parfois plus tard. Le soir, elle étudiait pour obtenir son diplôme et lisait beaucoup. Elle trouva quelques esprits fraternels parmi les étudiants locaux et se joignait parfois à eux pour une soirée conviviale ou un pique-nique à la campagne. Après trois ans à Dvinsk, elle se rendit à Kazan où elle passa ses examens en tant qu’externe. Elle dut emprunter le prix du billet pour Kazan et après avoir payé ses frais de scolarité, y vécut presque dans la famine. Pourtant, à la fin de l’année, elle réussit ses examens. Elle se rendit immédiatement à Saint-Pétersbourg.

Elle n’y connaissait personne, à l’exception de Mark Broido, son ami d’enfance, et c’est avec une grande tristesse qu’elle apprit qu’il avait disparu. Elle ne se découragea pas pour autant et trouva rapidement une chambre modeste à louer et un emploi dans une pharmacie. Elle s’installa, attendit, et bientôt les choses commencèrent à bouger. Un jour, des jeunes travailleurs vinrent lui expliquer qu’ils s’étaient habitués à leur “Petite Bibliothèque Ouvrière” et qu’elle leur manquait beaucoup. Ils savaient que les organisateurs étaient en prison ou en train de se cacher, mais pouvait-elle leur procurer des livres et constituer une nouvelle collection ? Elle n’avait aucune expérience dans ce domaine, mais avait envie de les aider. Rapidement, Mark Broido refit surface et d’autres soutiens apparurent. En un rien de temps, ma mère devint une membre active de la révolution clandestine. C’était une vie passionnante et dangereuse, qui

imposait d’être toujours en mouvement, de changer d’adresse, de déguisement et souvent de nom, de jouer à cache-cache avec la police, et d’éviter les arrestations sans toujours y parvenir. Mais il y avait plus que de l’excitation : ma mère avait la satisfaction d’être traitée par les hommes comme leur égale. Car dans le mouvement révolutionnaire, et seulement là, les femmes étaient acceptées comme telles.

La catastrophe inévitable se produisit en janvier 1901, lorsque tout le groupe fut rassemblé, emprisonné et envoyé en exil dans le coin le plus reculé du nord-est de la Sibérie.

La procédure habituelle pour partir en exil en Sibérie consistait en un “voyage par étapes” par grands groupes, sous la surveillance de gardes militaires. Ces étapes étaient des arrêts plus ou moins longs en cours de route, parfois pour une seule nuit, dans des petites prisons ou de larges structures de transit. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les exilés firent le trajet à pied, souvent enchaînés, mais par la suite il devint plus courant d’emprunter des trains pénitentiaires. Plus tard encore, il devint même possible pour les exilés politiques de payer leurs propres billets et de voyager dans des trains de passagers ordinaires, sans gendarme dans le compartiment. Mais les prisons de transit existaient toujours et c’est dans l’une de ces grandes prisons, où les détenus, politiques et criminels, étaient regroupés pour diverses destinations, que ma mère et mon père se retrouvèrent après leur arrestation, et c’est là, dans le bureau de la prison, qu’ils se marièrent. Pour la mariée, il s’agissait d’un second mariage ; à un moment de sa jeune vie, elle s’était en effet mariée et avait mis



Eva Gordon.

au monde deux filles, Alexandra (Sania) et Galina (Galia), mais le mariage fut dissous lorsque le mari développa des troubles mentaux. Il n'est jamais réapparu dans la vie de ma mère, et les deux filles ont trouvé en mon père un parent très tendre et aimant. À présent, elle épousait son amour de jeunesse, le garçon de la maison d'à côté.

Ce fut un mariage inhabituel. Le gouverneur de la prison avait organisé une cérémonie religieuse dans son bureau et, bien que les deux mariés fussent agnostiques, ils choisirent les rites juifs. Or, ceux-ci requéraient la présence de dix juifs, et il était difficile de les trouver. Un groupe hétéroclite de criminels et de politiciens juifs fut finalement réuni et la cérémonie put commencer. Mais il s'avéra alors que le jeune marié n'avait pas d'anneau. La mariée dut en emprunter un à une vieille vagabonde qui se trouvait dans le bureau de la prison : il s'agissait d'une petite bague en fer ordinaire. Après la cérémonie, les mariés retournèrent chacun dans sa cellule.

Dans les mémoires que ma mère a écrits bien des années plus tard, en exil à l'étranger, elle décrit le

mariage, le voyage qui s'ensuivit et l'arrivée dans une petite ville du Nord glacé, où sa mère les rejoignit bientôt, amenant les deux petites filles avec elle. C'est là, dans l'endroit le plus froid de l'hémisphère nord, qu'est né mon frère Daniel (Dania). Mais ce n'était pas leur destination finale : ils durent effectuer un voyage très éprouvant et périlleux sur des barges avant d'atteindre la ville de Iakoutsk. Au total, le voyage dura plus d'un an.

La ville de Iakoutsk était le centre administratif d'une vaste région. La première page de mon album de famille montre deux photos de ma famille devant sa maison en rondins de Iakoutsk. Sur l'une d'elles, mon père est assis avec ses deux belles-filles sur ses genoux : toutes deux ont le crâne rasé pour éviter les poux. Sur l'autre photo, ma grand-mère, assise sur la plus haute marche devant la porte d'entrée de la maison, tient mon petit frère, tandis que ma mère, assise en dessous d'elle, se détourne à moitié de l'appareil photo. Ma mère n'était pas une beauté, mais son visage est frappant et il y a une grâce inconsciente dans la posture de son corps. Ces photos ont dû être prises pendant le court été arctique, car l'obscurité totale régnait à Iakoutsk pendant les six mois d'hiver, et la semi-obscurité pendant le court printemps et l'automne. Avant l'arrivée de l'hiver, il fallait acheter suffisamment de bûches, d'eau, de lait et d'autres produits de première nécessité et les stocker sous le porche spacieux de la maison. En effet, en hiver, personne ne pouvait sortir plus de quelques minutes, car l'haleine gelait dans la bouche et les narines.

Iakoutsk était surpeuplé d'exilés politiques et il en arrivait de plus en plus. Les autorités pensaient avoir





résolu le problème du logement en dispersant les exilés masculins, dont mon père, dans de petits hameaux de la région. Les autochtones iakoutes qui vivaient dans ces hameaux n'accueillaient pas de bon cœur les nouveaux venus : ils vivaient dans des yourtes (de grandes tentes recouvertes de peaux de cheval) avec leur bétail, et il y avait peu d'espace et nulle nourriture à partager. Les exilés réagissaient à leur manière : chaque matin, des soldats les escortaient hors de la ville et chaque soir, sans escorte, ils revenaient. Mais le ressentiment des exilés ne cessait de croître, jusqu'à aboutir à une mutinerie. Les exilés se barricadèrent dans une maison en rondins qui appartenait à un marchand appelé Romanov, et la mutinerie fut connue sous le nom de Romanovka. Les autorités ordonnèrent aux soldats de tirer, et l'un des insurgés fut tué. Ce n'est que lorsque la maison en rondins fut criblée de trous comme une passoire que les rebelles se rendirent. Ils furent conduits en prison, où ils restèrent jusqu'à leur procès.

Mon album de famille montre un groupe heureux de prisonniers, hommes et femmes, souriants, et deux petites filles assises par terre à l'avant. Il s'agit de mes deux demi-sœurs, que ma mère amenait à la prison tous les matins en allant travailler. Elle n'avait pas pu rejoindre les autres dans la maison assiégée parce qu'elle allaitait le bébé, et on lui avait donc confié des tâches de liaison et d'approvisionnement à l'extérieur. Les deux jeunes filles s'amusaient comme des folles en prison : les événements survenus dans la lointaine Iakoutsk avaient reçu un écho international et les socialistes de France et d'Italie envoyaient des caisses d'oranges et d'autres fruits à la prison. Les deux enfants se voyaient remettre les morceaux de choix. Des années



Groupe de prisonniers à Iakoutsk après la mutinerie, avec Galia et Sania au premier plan.

plus tard (d'après une histoire que l'on m'a rapportée), ma sœur Galia, à qui l'on demandait où elle aimerait le plus être, répondit sans hésiter : "En prison."

Lors de leur procès, les rebelles furent condamnés à huit ans de travaux forcés, mais mon père, accusé d'avoir tiré sur un soldat et de l'avoir blessé, risquait un nouveau procès et une éventuelle condamnation à mort. Tous furent d'abord chargés, familles comprises, sur des charrettes à cheval et une longue et lente caravane formée de ces charrettes entama un interminable voyage vers la prison centrale d'Alexandrovsk, près d'Irkoutsk, la capitale de la Sibérie orientale. Ma mère décrit comment, à chaque arrêt, pour la pause déjeuner ou pour la nuit, les passagers changeaient délibérément de place afin d'agacer ou d'embrouiller les gardes du convoi qui devaient les dénombrer à chaque fois et qui, d'une manière ou d'une autre, ne parvenaient jamais

au bon compte. Mon père figure parmi les quelques hommes qui “vinrent à manquer” au cours du voyage. Pendant quatre jours et quatre nuits, il marcha dans la dense taïga sibérienne, évitant, selon la célèbre chanson des bagnards sibériens, “les bêtes sauvages et les balles des soldats”. Finalement, complètement épuisé et à moitié mort de faim, il tomba sur une petite halte ferroviaire, avec un seul petit hangar en guise de gare. Le hangar étant vide, mon père y entra, s’étendit sur un banc de bois et s’endormit. Il fut réveillé – après combien de temps? – par le bruit d’une locomotive qui s’approchait et par un fonctionnaire des chemins de fer qui le secouait rudement et le pressait de se dépêcher s’il voulait attraper son train. Alors, bon gré mal gré, il monta dans le train et voyagea confortablement jusqu’à l’arrêt suivant, une grande gare. Il vit sur le quai des policiers surveillant les passagers, et s’éclipsa sans se faire remarquer. À ce moment-là, il se rapprochait de la civilisation et put contacter des camarades, se procurer des vêtements propres, un peu d’argent et une nouvelle identité. Il réussit à traverser la Sibérie et la Russie en plusieurs semaines sans se faire repérer. Finalement, il franchit clandestinement la frontière.

Entre-temps, ma mère avait été conduite à la prison centrale où, dès qu’elle apprit que mon père était hors de danger, elle organisa rapidement sa propre évasion et demanda à grand-mère Sara de s’occuper des enfants. Aidée par des camarades à l’intérieur et à l’extérieur de la prison, elle se mit en route pour rejoindre le chemin de fer à Irkoutsk. Elle s’était toujours enorgueillie de son talent pour le déguisement et l’imitation, et ce talent lui fut très utile. Elle endossa d’abord le rôle d’une pauvre femme délaissée par son mari, puis celui

d’une riche épouse de marchand, vêtue de fourrures et voyageant à bord d’une troïka rapide. Une fois dans le train, elle devint une jeune femme plutôt frivole et coquette. À tout moment, elle risquait d’être capturée à nouveau, mais son ingéniosité était telle qu’elle réussit à traverser l’immense empire russe – Sibérie, Russie et Pologne – sans jamais être repérée. À Varsovie, elle fut à nouveau aidée par des camarades pour atteindre la frontière, où elle fut littéralement transportée de l’autre côté d’une rivière, sur le dos d’un passeur, en territoire allemand.

Mes parents avaient prévu de se retrouver à Vienne,



Eva Broido.

mais c'est finalement à Londres qu'ils se rejoignirent. Après un court séjour, ils retournèrent en Russie pour reprendre leur travail révolutionnaire. En chemin, ils s'arrêtèrent en Suisse, centre de l'émigration socialiste russe. Ils y retrouvèrent les dirigeants du mouvement marxiste, Gueorgui Plekhanov, Pavel Axelrod, Vera Zassoulitch, Martov et Lénine, qui éditaient ensemble la célèbre revue *Iskra* (L'Étincelle). Ils apprirent en outre qu'au cours de leurs années passées dans la Sibérie sauvage, le parti ouvrier social-démocrate russe avait été fondé. Lors du congrès fondateur, tous les dirigeants avaient été arrêtés, mais en 1903, un deuxième congrès fut convoqué, cette fois à Londres. Or, les deux plus jeunes membres de l'exécutif, Martov et Lénine, s'opposaient sur une question qui, à l'époque, semblait de peu d'importance, mais qui se révéla par la suite être fondamentale. Il s'agissait de la nature du parti. Martov insistait sur une structure démocratique, Lénine sur une structure autocratique. Sur cette question, le parti se divisa entre les bolcheviks de Lénine et les mencheviks de Martov. Après avoir écouté tous les arguments, mes parents optèrent pour les mencheviks. Mais ce qu'ils voulaient surtout savoir, c'était où ils pourraient être les plus utiles en Russie. Apprenant la situation dans les champs pétrolifères de Bakou, dans le Caucase, ils décidèrent de s'y rendre.

À Bakou, la main-d'œuvre était composée de Russes, de Géorgiens, de Perses, d'Arméniens et de Tatares. Les Tatares, les premiers habitants du pays, occupaient une position privilégiée : ils étaient employés comme gardiens armés dans les champs pétrolifères et faisaient régner la terreur sur tous les autres, en particulier sur l'ensemble des organisations de travailleurs.

Néanmoins, les sociaux-démocrates réussirent à créer une Union des travailleurs de Bakou, qui comptait des milliers de membres et possédait sa propre imprimerie clandestine ; mes parents jouèrent un rôle important dans cette opération. C'était une vie dangereuse : ma mère ne pouvait jamais sortir sans être escortée par deux ou trois hommes, et avec un revolver à la ceinture. Même dans ce cas, elle risquait constamment d'être assassinée par les Tatares. Finalement, un terrible massacre d'Arméniens perpétré par les Tatares, accompagné d'énormes destructions matérielles sur les champs pétroliers, contraignit mes parents à quitter Bakou.

Après un court séjour à Moscou, mes parents retournèrent à Saint-Petersbourg. Ils y découvrirent d'énormes changements dans l'atmosphère politique. Au début de l'année 1905, le climat était plutôt pacifique. Le 22 janvier, un prêtre orthodoxe, le père Gapone, était porteur d'une pétition qui, selon une coutume russe ancestrale, devait être présentée directement au tsar. La foule qui le suivait était plus importante que d'habitude et les autorités paniquèrent. Lorsque le Père Gapone atteignit le grand espace devant le Palais d'hiver, les troupes reçurent l'ordre d'ouvrir le feu. En quelques secondes, le sol fut jonché de corps. Le choc de cet événement fit naître dans le pays une nouvelle conscience politique. Tout au long de l'année, des réunions et des manifestations eurent lieu dans toute la Russie. À Moscou, des détachements de l'armée se mutinèrent, de même que les marins du cuirassé Potemkine à Odessa, épisode immortalisé par le célèbre film d'Eisenstein.

La texture même de la vie sociale et politique changea. Plusieurs nouveaux partis politiques, légaux